

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an...

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement contraire, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES & JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSÉRATIONS: Annonces: la ligne... Réclames... Faits divers...

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE...

EMILIO CASTELAR

La parole de M. Castelar vient d'éclater de nouveau au sein des Cortès en faveur de la France.

Puisque M. Castelar affirme une fois de plus ses sympathies françaises, parlons un peu de lui.

Emilio Castelar va bientôt avoir cinquante-deux ans; grand, un peu épais depuis quelques années, l'œil réveillé, le sommet de la tête dégarni, le teint bistré, le geste exubérant, tel est l'homme au point de vue physique.

C'est de beaucoup l'orateur parlementaire qui parle le mieux la langue de son pays.

De sa bouche, les périodes coulent harmonieuses, sonores dans leurs intonations castillanes, toutes unies de mots brillants, diaprés, colorés comme ces mules d'Espagne qu'on caparaçonne d'étoffes éclatantes.

Parfois, sa phrase s'arrête nette; elle se concentre, l'orateur se redresse, et, pendant quelques minutes, il envoie à ses adversaires quelques redoutables coups de boulot, dans un style bachelé, dur et sauvage.

Il excelle surtout dans les discours populaires. Il faut le voir dans les grandes assemblées électorales, jetant au loin, de sa voix vibrante, quelques unes de ses phrases toutes faites d'harmonie, et qui séduisent ce peuple, toujours amoureux de la forme.

Si une comparaison était possible, je dirais que son éloquence politique ressemble beaucoup à celle de Lamartine; c'est par les procédés oratoires dont usa le poète, en 1843, que l'homme d'Etat espagnol s'est créé une popularité immense dans les villes.

Je ne souviens d'avoir entendu M. Castelar à Barcelone, dont il était député; c'était en 1879. La veille, il avait prononcé à la Chambre un de ses plus remarquables discours, contre M. Canovas del Castillo. Sur la Rambla, les marchands de journaux avaient peine à faire face aux demandes de leurs nombreux clients.

Dans cette ville, surchauffée par son discours de la veille, Emilio Castelar vint, parla pendant deux heures au Théâtre du Lyceé, devant un auditoire de trois mille personnes.

J'ai vu ses ennemis les plus irréconciliables, subjugués par son éloquence, l'applaudissant à tout rompre!

Emilio Castelar n'est pas seulement le plus grand orateur de l'Espagne; il est aussi un écrivain exquis. Il y a de lui un coup de théâtre du prince de Bismarck; notons qu'il l'a jugé nécessaire — des arrêtés graciant les archerches de Cologne et de Posen ont été contresignés par le ministre. Quant à l'évêque de Munster, il est gracié, on le sait, mais

affirmant que Castelar est aussi doux, aussi affable dans son home qu'il est violent et passionné dans sa vie publique.

Et maintenant que nous avons lu sans réserves l'orateur, l'écrivain et l'ami sûr de la France, il nous faut dire un mot de l'homme d'Etat.

Castelar appartient au parti de la révolution. Si l'Espagne a été, pendant plusieurs années, déchirée par des guerres intestines; si la guerre religieuse a failli éclater chez elle plus intense qu'en France au seizième siècle, Castelar a été l'un des fauteurs les plus énergiques de ces désordres.

C'est un rêveur, un poète, un homme paisible, mais un théoricien qui ne tient compte ni des événements, ni des hommes, ni des difficultés; qui s'imagine que les peuples se conduisent comme une démonstration spéculative.

Il va droit son chemin, brise les obstacles, à moins que les obstacles, plus forts que lui, ne le brisent, ainsi que cela lui est déjà arrivé en 1866, en 1869 et en 1874.

C'est un des chefs de la franc-maçonnerie espagnole. En philosophie, il appartient à l'école des spiritualistes et des théistes; mais comme tout bon Espagnol, il est fanatique.

Nous souhaitons ardemment que sa politique internationale triomphe; mais nous faisons des vœux sincères pour qu'il soit toujours de l'opposition dans la politique intérieure.

Nous savons trop ce que coûtent les gouvernements révolutionnaires, pour jamais en souhaiter à un peuple que nous aimons.

PIERRE SALVAT.

Déclarations du ministère prussien

La proposition Reichensperger, tendant à rétablir dans la Constitution prussienne les trois articles suspendus par les lois kulturkampfistes de 1875, a été discutée vendredi à la Chambre des députés de Berlin. Le ministre des cultes a demandé au Landtag le rejet de la proposition du centre, affirmant que si, contre toute attente, elle était adoptée, le gouvernement ne la sanctionnerait pas.

Cette attitude radicale, le gouvernement l'abusif, selon lui, que les catholiques faisaient des articles suspendus et que M. Reichensperger et ses amis voudraient encore en faire. Les articles en question, a ajouté le ministre, ont toujours suscité des difficultés, surtout après l'annexion des nouvelles provinces où les rapports entre l'Eglise et l'Etat étaient cependant mieux établis que dans les anciennes. Le gouvernement estime donc que le rétablissement de ces articles constituerait une faute politique grave.

Est-ce à dire que le gouvernement prussien entend continuer la lutte contre l'Eglise? Au contraire: seulement il est résolu à poursuivre, grâce aux négociations avec Rome, dans la voie de l'apaisement. C'est ainsi que — ceci est un coup de théâtre du prince de Bismarck — notons qu'il l'a jugé nécessaire — des arrêtés graciant les archerches de Cologne et de Posen ont été contresignés par le ministre. Quant à l'évêque de Munster, il est gracié, on le sait, mais

le ministre refuse toute explication sur son cas. Pour terminer, le ministre a déclaré que les agitations du dehors et les propositions parlementaires n'ont aucun effet sur la conduite du gouvernement; elles ne pouvaient que ralentir son action. M. de Bismarck fera de son côté, et le Kronprinz était allé faire chez le Pape ? Voilà!

REVUE DE LA PRESSE

M. Auguste Boucher publie, dans le Français, l'article suivant sur la crise ouvrière:

Les déclarations et les manifestations des ouvriers qui n'ont pas de travail sont graves. Les républicains optimistes qui le nient nous semblent ignorer l'état véritable des choses et les dispositions des esprits: ils n'ont pas vu ou entendu la population ouvrière de Paris, dans ses loges, dans les ateliers, dans les rues; ils ne savent pas combien est réelle la misère qui commence à y sévir et combien le parti révolutionnaire est actif autant qu'habile à en irriter les plaintes. Peut-être même ces républicains trop confiants se dissimulent-ils que l'incertitude de l'avenir augmente encore le mal du chômage et que, pour cette raison même, l'annonce d'une réforme plus ou moins profonde des lois constitutionnelles est un nouveau trouble dont M. Jules Ferry s'est trop peu préoccupé.

Quelle que soit la sérénité des amis et des serviteurs de M. Jules Ferry, les gens sérieux et sagaces s'inquiètent bien justement de cette situation. Car on peut craindre qu'accidentellement ou non, les causes de la souffrance et de la perturbation ne se multiplient encore, avec une sinistre puissance. Et croire qu'alors, on puisse consoler la population ouvrière de Paris en lui montrant les lauriers cueillis à si grand frais par M. Jules Ferry, sur les bords du fleuve Rouge, ce serait une présomption singulièrement dérisoire!

En attendant, la question se sera posée, les harangues s'accroissent, les démarches se pressent; ce ne sont plus que projets et tentatives. Avant hier, les députés des ouvriers sont entrés au palais Bourbon, sous la conduite d'un des chefs forcés de la Commune; il ont délibéré, dans un des locaux de la Chambre, avec les tribuns et les doctrinaires de l'extrême-gauche; on se rappelle leur ironie et leurs menaces.

Hier, quatre de ces députés y sont revenus dans une attitude plus pacifique; ils apportaient un devis des travaux dont ils demandent l'entreprise pour leurs syndicats; ce devis couvrirait deux cents millions, somme qu'ils s'efforcent de faire en la comparant à celles que la République a gaspillées depuis trois ans dans tant d'œuvres somptueuses et prodigieuses par gloriole dans telle ou telle de ses aventures lointaines. En même temps, d'autres députés, amenés par M. Clémenceau, avaient un colloque avec le général Campenon; ils protestaient devant lui contre les abus dont seraient coupables, au compte de leurs griefs, les soumissionnaires des fournitures de l'armée.

À la Chambre, M. Laisant venait constater que la crise industrielle et commerciale qui pèse sur notre pays a eu pour effet d'engendrer, à Paris, surtout, un état désolant de misère dans la population laborieuse; en conséquence, il

proposait de permettre que les objets de faible valeur pussent être dégragés gratuitement au mont-de-piété, pendant un délai de trois mois; laquelle proposition a été déclarée urgente. En outre, on a décidé que, jeudi, M. Langlois interpellera le ministre sur le programme économique du gouvernement; et que, ce jour-là, M. Tony Révillon interrogerait M. Jules Ferry sur les moyens de donner du travail aux ouvriers de Paris. Il n'est pas jusqu'à M. de Douville-Maillefeu qui ne se soit ingénié à proposer quelque chose en faveur des ouvriers; il voudrait, lui, qu'on élevât sur l'emplacement du palais de Saint-Cloud une sorte de Palais de Cristal; ce serait une simple dépense de 25 millions, une bagatelle...

Voilà, subtilement, bien des efforts et bien du zèle. Il y avait au palais Bourbon nombre de démocrates qui, bien-faiteurs socialistes du peuple dans leurs déclarations électorales, avaient oublié leur programme utopique depuis qu'ils reposaient sur les bancs de la Chambre, repus de leur prébende, décorés de leur litre et libérés de triplot à l'aise les milliards de la République. L'apparition des députés en un effrayé quelques-uns. Les autres, qui ont toujours leur foi surperbe en M. Jules Ferry et qui sont devenus des ministériels aveugles, traitent de fantômes ces députés et s'imaginent qu'on s'en débarrassera sans trop de peine; ce ne sont pas, s'écrient-ils, de vrais représentants de la population ouvrière!

Que ces députés soient ou non les mandataires de cent mille ouvriers, que leur Adresse soit ou non une pièce authentique, il n'en est pas moins certain qu'au fond de nos faubourgs il y a des désespérances, si l'on y a pas encore des grondements. Tout ce qui souffre, non seulement parmi les ouvriers, mais parmi les petits commerçants et les petits boutiquiers de Paris, se tourne de plus en plus mécontent vers cette République qui a trompé leurs espérances par tant de fausses promesses, et qui ne leur a pas même réservé, pour le temps des déceptions douloureuses, le moindre bien moral, le droit de puiser un secours dans la croyance d'un Dieu juste et d'un monde meilleur.

Prenez garde, monsieur Jules Ferry! L'affaire est plus dangereuse que vous ne semblez le penser. Il ne vous suffira pas, cette année, de mettre à l'étude un plan de logeme; vous resterez encore une fois dans vos cartons. Prenez garde que la souffrance ne complète la déflation; que ceux qui n'avaient naguère leur éloquence démagogique à prêter sur la liquidation sociale, pourraient bien finir, tôt ou tard, par essayer « la révolution sociale », selon leur menace de ces derniers jours.

M. Paul de Cassagnac, fait suivre dans le Pays d'hier soir, la lettre du prince Victor, des réflexions suivantes:

Cette lettre n'a pas besoin de longs commentaires. Elle confirme d'une manière éclatante ce que nous avons toujours dit, au sujet du prince Victor, et de ses opinions religieuses ou politiques.

Les comités de Paris posent la question d'une manière nette et claire: « Considérant que, tout en montrant pour son père la plus vive affection et le plus grand respect, le prince Victor n'est, sans manquer à son devoir filial, avoir et manifester d'autres idées politiques que celles qui, toujours professées le prince Jérôme-Napoléon.

Le Prince répond avec non moins de netteté et de clarté: « Maintenant, cela veut-il dire que je ne puisse avoir ma manière personnelle de voir, de penser, sur ce qui concerne la politique et la religion? Assurément non. »

« Donc la question est réglée, une fois pour toutes, et elle était tout entière là, rien que là! Notre but est atteint. »

« Depuis la mort du Prince Impérial, nous nous efforçons de faire savoir que le Prince Victor était digne de la suprême désignation du Prince Impérial mourant. »

« On l'avait nié. »

« Maintenant, cela veut-il dire que je ne puisse avoir ma manière personnelle de voir, de penser, sur ce qui concerne la politique et la religion? Assurément non. »

« Donc la question est réglée, une fois pour toutes, et elle était tout entière là, rien que là! Notre but est atteint. »

« Depuis la mort du Prince Impérial, nous nous efforçons de faire savoir que le Prince Victor était digne de la suprême désignation du Prince Impérial mourant. »

« On l'avait nié. »

« Maintenant, cela veut-il dire que je ne puisse avoir ma manière personnelle de voir, de penser, sur ce qui concerne la politique et la religion? Assurément non. »

« Donc la question est réglée, une fois pour toutes, et elle était tout entière là, rien que là! Notre but est atteint. »

« Depuis la mort du Prince Impérial, nous nous efforçons de faire savoir que le Prince Victor était digne de la suprême désignation du Prince Impérial mourant. »

« On l'avait nié. »

« Maintenant, cela veut-il dire que je ne puisse avoir ma manière personnelle de voir, de penser, sur ce qui concerne la politique et la religion? Assurément non. »

« Donc la question est réglée, une fois pour toutes, et elle était tout entière là, rien que là! Notre but est atteint. »

« Depuis la mort du Prince Impérial, nous nous efforçons de faire savoir que le Prince Victor était digne de la suprême désignation du Prince Impérial mourant. »

« On l'avait nié. »

« Maintenant, cela veut-il dire que je ne puisse avoir ma manière personnelle de voir, de penser, sur ce qui concerne la politique et la religion? Assurément non. »

« Donc la question est réglée, une fois pour toutes, et elle était tout entière là, rien que là! Notre but est atteint. »

« Depuis la mort du Prince Impérial, nous nous efforçons de faire savoir que le Prince Victor était digne de la suprême désignation du Prince Impérial mourant. »

« On l'avait nié. »

« Maintenant, cela veut-il dire que je ne puisse avoir ma manière personnelle de voir, de penser, sur ce qui concerne la politique et la religion? Assurément non. »

« Donc la question est réglée, une fois pour toutes, et elle était tout entière là, rien que là! Notre but est atteint. »

« Depuis la mort du Prince Impérial, nous nous efforçons de faire savoir que le Prince Victor était digne de la suprême désignation du Prince Impérial mourant. »

« On l'avait nié. »

« Maintenant, cela veut-il dire que je ne puisse avoir ma manière personnelle de voir, de penser, sur ce qui concerne la politique et la religion? Assurément non. »

Table with 2 columns: Importations Totales (Décembre, 12 mois) and Exportations (produits anglais seulement). Rows for 1883 and 1882.

Voici les principales importations de matières premières pendant les années 1883 et 1882: coton brut, bois coupé et scié, laine, minerais de fer, tabac non fabriqué, etc.

La diminution dans les importations de produits fabriqués étrangers a continué pendant le mois de décembre dernier, réduisant ainsi, dans de très-grand proportions, l'accroissement dans la valeur des importations pendant les douze mois. Le commerce de soie a continué à périliter.

Table with 4 columns: Dée. 1883, Dée. 1882, 1883, 1882. Rows for articles de coton, Verres, etc.

Enfin, il y a eu pendant le mois de décembre écoulé, une certaine diminution dans les importations de comestibles qui ont été considérables pendant les autres mois de l'année. La moins-value pendant le mois précité provient surtout du froment, de la farine, de l'avoine et de la pomme de terre.

Les importations de l'Allemagne et de la Hollande ont pris un grand développement, tandis que celles des Indes, de l'Amérique du Sud et de Manille, n'ont fait que décroître.

Table with 4 columns: Dée. 1883, Dée. 1882, 1883, 1882. Rows for Froment, Farine, Avoine, etc.

Il est à remarquer que, pendant le mois passé, les exportations de produits textiles fabriqués, à l'exception du jute, se sont accrues. Les articles fer ont continué à suivre une voie descendante; la fonte, le fil et la tôle de fer ont souffert le plus. Les exportations de ces articles vers les États-Unis et le Canada ont beaucoup diminué. Voici quelques chiffres relatifs à l'exportation de produits manufacturés pendant les années 1882 et 1883:

Table with 4 columns: 1884, 1883, 1882, 1881. Rows for Froment, Farine, Avoine, etc.

Les résultats du commerce de l'Angleterre pendant le mois de décembre dernier sont tout opposés de ceux des autres mois de la même année: on constate une augmentation dans les exportations et une diminution dans les importations.

BULLETIN ÉCONOMIQUE

Le commerce de l'Angleterre pendant le mois de décembre et pendant l'année 1883

Les résultats du commerce de l'Angleterre pendant le mois de décembre dernier sont tout opposés de ceux des autres mois de la même année: on constate une augmentation dans les exportations et une diminution dans les importations.

FEUILLETON DU 20 JANVIER 1884 — 55 —

LE SECRET TERRIBLE

Mémoires d'un caissier

PAR ADOLPHE BELOT ET JULES DAUTIN

Deuxième Partie

LE CONTUMAX

L'attitude de Maheurtier et d'Antoinette l'avait frappé et l'affligé. Ils étaient tristes, après trois mois de mariage; Maheurtier surtout avait un air découragé et malheureux qui le navrait. Parfois il les surprit, dans la même chambre, mais l'un de l'autre, muets, presque boudeurs. D'autres fois, il voyait Maheurtier s'empresser auprès d'elle, cherchant à la ranimer, lui déshabillant avec empressement ce qu'elle avait, ce qu'elle désirait. Elle parlait alors de sa mère, de ses regrets; puis Maheurtier se retirait tristement. Et Iriel se répétait: Tant d'épaves de bonheur et ils sont malheureux, ils souffrent!

Autre remarque: même dans l'intimité ils se disaient « vous ». Et Iriel songait à Clémence, aux premiers années de son mariage, à ces espérances joyeuses et familières, à ce bonheur dans la pauvreté!

Il ne comprenait pas qu'Antoinette restât ainsi froide, maussade, en présence de cet homme qui avait tant de bonté et de prévenances, et qui l'adorait.

Mais que lui faut-il donc? se disait-il avec colère. En effet, Maheurtier avait les attentions délicates et minutieuses, les tendresses humbles et exaltées de l'amour, de l'amour qui implore. Il était tout à elle, uniquement préoccupé de satisfaire ses caprices, qu'il s'ingéniait à deviner et à prévenir.

Ainsi, un soir, au bois de Boulogne, elle avait suivi un instant du regard un écuyer qui faisait caracolier son cheval, et elle avait dit: — « Tiens! c'est assez gentil, ce doit être amusant. » Le lendemain, un magnifique cheval était amené dans la cour de l'hôtel par un maître de manège. Et Maheurtier, s'approchant d'elle, lui demandait s'il ne lui serait pas agréable de prendre des leçons d'équitation.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était épris, attentif, plus elle semblait mécontente, irritée contre lui; il supportait tout et ne se décourageait jamais.

— Des leçons d'équitation!... faisait-elle étonnée. — Oui, j'avais cru comprendre... Mais non... c'est ridicule!... A quoi songez-vous donc?